



HAL
open science

La géographie dans la construction de la paix

Yannick Brun-Picard

► **To cite this version:**

Yannick Brun-Picard. La géographie dans la construction de la paix. Et si la géographie servait aussi à faire la paix? Etat des lieux et perspectives., ACFAS, May 2012, Montréal, Canada. hal-01081809

HAL Id: hal-01081809

<https://hal.science/hal-01081809>

Submitted on 15 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La géographie dans la construction de la paix

Yannick Brun-Picard, Ph.D.

Résumé

Quelles sont les articulations qui nous permettent de démontrer que la géographie tient, doit, peut tenir, un rôle, une place, dans la construction des différentes formes de paix, en s'attachant aux réalités que parfois nous ne voulons pas percevoir, afin d'entrevoir des perspectives efficaces ? Une structure méthodologique d'étude et d'approche des phénomènes nous permet d'établir des constats sur les situations accessibles. Par la suite nous sommes en mesure d'exposer les complexités des contacts et des imbrications. Puis nous mettons en exergue les potentialités d'un outil de réponses pour au final suggérer des perspectives d'avenir. Toutefois, les orientations dites scientifiques contemporaines attestent que les géographes doivent affirmer leurs spécificités afin de démontrer la pertinence de cette science des espaces terrestres des hommes dont l'objet est l'interface humanité/espaces terrestres.

Mots clefs :

Géographie, territorialité, paix, praxéologie, interface humanité/espaces terrestres

Introduction

Et si la géographie servait, aussi à faire la paix? (Montréal¹, 2012). Cette question qui retourne les développements de Lacoste (1982) et garde sous silence ceux de Ferrier (1984) offre une multitude d'approches, d'orientations et de projections. Elles font émerger les développements de Vallaux (1929) qui méritent, à notre sens, une attention soutenue. Notre territoire d'investigation s'attache, dans la perspective de la préservation de la paix par l'appropriation de territorialités, qu'à la facette de la pratique d'une géographie au contact, au cœur de l'interface d'affrontement et de conflit.

La prise en considération des territorialités, leur reconnaissance et leur emploi comme vecteurs structurants d'un territoire, nous lient fermement à la définition de la géographie : science des espaces terrestres des hommes dont l'objet est l'interface humanité/espaces terrestres (Brun-Picard, 2005). L'emploi de la notion, du concept, d'interface humanité/espaces terrestres, permet au sein d'un objet construit de mettre en synergie le territoire, les belligérants, les dynamiques d'affrontement ainsi que les intervenants. L'ensemble constitué, doit, normalement, pouvoir élaborer une paix durable.

Nous avons à disposition une structure sémiotique (Klinkenberg, 1999) à même de déceler les interrelations entre les différents acteurs du conflit en cours de résolution. Cela suppose que pour répondre aux recherches de paix, une pratique dynamique de la géographie au contact est impérative. Elle se doit d'employer des articulations sémiotiques afin d'acquérir une lecture et une compréhension accrue de l'interface en tension.

¹ Cet article est une adaptation d'une communication effectuée (*Un regard au contact de la pratique de l'outil géographique*) lors du 80^{ème} Congrès de l'ACFAS à Montréal au mois de mai 2012 au cours du colloque : Et si la géographie servait, aussi, à faire la paix ? Etat des lieux et perspectives.

Quelles sont les articulations qui nous permettent de démontrer que la géographie tient, doit, peut tenir, un rôle, une place, dans la construction des différentes formes de paix, en s'attachant aux réalités que parfois nous ne voulons pas percevoir, afin d'entrevoir des perspectives efficaces ?

Les principales orientations et articulations méthodologiques donnent les bases à nos développements dans le but de les soumettre à la critique (Popper, 1999 : 487). Nous sommes en mesure de dresser des constats sur l'utilisation, l'emploi et la destination de la géographie dans les actions de paix entreprises dans les dernières décennies. La complexité du contact et des interrelations contribue à mettre en exergue que la géographie est un outil de réponse aux actions de constructions, maintien ou imposition de la paix dans/sur l'interface humanité/espaces terrestres. Les perspectives de son affirmation, de sa mise en œuvre, ou ne serait-ce que de valorisation deviennent ainsi accessibles.

La proposition de perspectives, de pratique et de mise en œuvre de la géographie au contact positionne ce domaine scientifique, avec l'interface humanité/espaces terrestres comme vecteur sémiotique majeur, pour la construction de réponses et d'anticipations à l'émergence d'affrontements, au cœur des coopérations inter-organisationnelles de tous niveaux d'interventions.

Une structure méthodologique

S'approprier des territorialités exige que l'on accepte l'existence des structures indispensables d'une territorialisation et de la construction d'un territoire. Ce pré-requis méthodologique nous lie à la proposition de théorisation pour laquelle l'interface humanité/espaces terrestres devient un territoire par la violence projetée pour affirmer l'existence d'une entité territoriale (Brun-Picard, 2009).

Nous nous trouvons ainsi inscrit au cœur d'influences phénoménologique pour lesquelles Hegel (1993) tient une place majeure, avec quelques traits de Merleau-Ponty (1945). Nous sommes ancrés (Glaser, 1994) dans une démarche très proche des démarches qualitatives (Strauss, Corbin, 2004). La nature de notre relation au monde, notre géographicit  (Reclus, 1998 ; Dardel, 1990) renforce la notion d'ancrage et de phénomène anthropique. Nous pouvons à partir de cela évaluer la place tenue, donnée et reconnue à la géographie dans les constructions et les réponses déployées pour la production de paix.

Les influences des méthodes des recherches collaboratives (Chevalier, 2009) et de la contextualisation (Mucchielli, 2005) sont des plus évidentes. Les outils qu'elles proposent contribuent à mettre en exergue la spécificité des acteurs, les interdépendances, les dynamiques relationnelles structurelles et conjoncturelles, sans omettre l'interface d'action. Les mécanismes de recherche de dialogue, les formes dialogiques employées, les partages d'expériences, ainsi que les réalités des interfaces d'intervention sont mis en corrélation par l'intermédiaire d'un arbre à problème, d'un tableau panoramique situationnel ou encore d'un scénario idéal et d'une dynamique causale (Chevalier, 2009).

La nature transdisciplinaire (Nicolescu, 1996) de cette élaboration est renforcée par l'emploi fonctionnel et constructif de la sémiologie (Klinkenberg, 1999) qui nous donne accès aux modes de fonctionnement et de construction entre les connaissances et les actions. La praxéologie (Brentano, 1874 ; Blondel, 1893) mise en œuvre pour analyser la pratique et le vécu dans une démarche de conscientisation récursive qui associe les modèles systémiques, cognitifs et socio-construits, met en synergie les dimensions et les temporalités des interventions pour la paix par l'appropriation des territorialités. La praxéologie donne à l'utilisateur, qui met en corrélation des méthodologies connexes, la capacité à la prévision et à la projection.

Au-delà de ces traits méthodologiques nous avons fixé notre attention sur la paix, sa nature, sa place, les volontés visibles, les démarches entreprises, les orientations de maintien, de préservation d'imposition, d'instauration ou simplement de gestion d'une paix, que les intervenants souhaitent donner en réponse à un conflit. Les conflits dans leurs diversités, ethniques, sociétales, locales, armées, de tensions, d'affrontements ou de guerres, complètent les facettes des engagements pour la paix.

La trame méthodologique est des plus complexes. Elle est difficilement reproductible, puisqu'elle prend pour référence des expériences de mise en œuvre d'action de paix, qui par leurs spécificités sont toutes différentes. En revanche, de cette diversité, émergent des articulations de mécanismes et de dynamiques à même de nous éclairer sur la place que doit, devrait, tenir la géographie pour contribuer à préserver la paix en fonction de la nature de l'interface d'intervention.

Des constats

Constater une situation, des points forts et surtout des points faibles impose à l'observateur de laisser sa subjectivité et de se fixer, s'attacher, s'appropriier les phénomènes en cours de réalisation (Freitag, 2011). Selon que l'on dresse un constat d'un côté ou de l'autre du phénomène vécu, de l'affrontement, la perception des réalités n'est pas identique. Accepter que l'on ne puisse pas percevoir les mêmes choses que d'autres observateurs, que la vérité n'est pas totale et surtout que chaque individu n'accède, quelque soient ses qualités qu'à une partie de la réalité, est, pour des mouvances idéologiques et doctrinaires d'un intellectualisme à courte vue, inacceptable.

La géographie n'est pas, ne peut pas être construite, sur des idéaux et des écoles de pensées qui l'enferment dans une seule lecture des phénomènes qui dynamisent l'interface humanité/espaces terrestres. La géographie est un partage des informations, des recoupements et des mises en perspectives des différentes possibilités d'approches et d'études des faits et des réalités.

Ce n'est pas parce que la multitude prétend dire la vérité, qu'elle affirme rendre une réalité accessible, que celle-ci est la réalité qui se déroule dans l'interface d'intervention. Une seule personne peut avoir raison contre l'inertie doctrinaire. Nombres d'exemples dans la construction des sciences démontrent cette réalité avec Einstein, Copernic ou Galilée. Sans avoir l'outrecuidance de nous élever au niveau de nos illustres prédécesseurs, nous soutenons, que pour comprendre le monde que nous vivons, il est nécessaire d'accepter de changer d'angle d'étude, de technique de décorticage et de méthodologie d'analyse pour parvenir à mettre en perspective des réalités, qui trop souvent nous aveuglent.

Les zones dans lesquelles des opérations de paix, de maintien ou d'instauration de la paix ont été entreprises témoignent de la persistance de tensions et trop fréquemment d'affrontements. Les tensions qui furent les éléments déclencheurs du conflit sont toujours présentes. Elles demeurent une sorte de normalité dans laquelle les populations s'efforcent de trouver des solutions afin de dépasser la guerre qu'elles subissent. Ces tensions qu'elles soient d'origines : ethniques, sociales, idéologiques, économiques ou religieuses, pervertissent les efforts de construction de la paix.

Les affrontements sont tout aussi présents. Des conflits armés ouverts, où les populations victimes des débordements sont de plus en plus nombreuses, ne trouvent pas de solutions, de réponses et de perspectives viables. Ces affrontements révèlent multiples formes allant d'agressions de minorité, à des attaques militaires sur des villages en passant par des incendies de maisons ou des destructions de champs ou d'infrastructures.

Ces constatations mènent au contrôle du terrain qui est des plus problématiques. L'exemple le plus marquant est l'Afghanistan. Ce territoire, cette interface de conflit, vit depuis des décennies des affrontements sanglants. Les spécificités du terrain sont connues mais ne sont pas prises en considération dans la production des réponses pour l'instauration de la paix et dans la construction de solutions pertinentes.

Pour cette nation, l'Afghanistan, la place de la mémoire collective et individuelle, celle de l'idéologie et des positionnements diplomatiques, sont autant de biefs pour lesquels aucune option porteuse d'avenir stable n'est proposée. Les belligérants demeurent sur leurs positions et les intervenants ne sortent pas de leurs conceptions d'interventions, de déploiements et d'implications alors que l'on ne peut pas mettre en œuvre des schémas identiques pour chaque territoire.

Cela signifie que la place du support terrestre est conçue comme une simple surface de réalisation. Le support terrestre, l'interface d'intervention, est conçue comme une surface malléable dans/sur laquelle les acteurs n'ont que peu d'influence. Le territoire est pris pour une surface lisse sans aspérités, sans spécificités et avec des dynamiques normalisées.

Le pouvoir des intervenants, des agissants, des acteurs sur le terrain sont des puissances pour lesquelles leurs actions nivellent les différences et les diversités. La géographie est employée pour lire le territoire avec ses particularités physiques et ses localisations. Elle n'est pas employée par les pouvoirs pour mettre en perspective les spécificités qui se font jour lorsque l'on met en corrélation les individus, les groupes, les dynamiques anthropiques, les héritages culturels et religieux, les contraintes physiques et les territorialisations existantes. Les intervenants distinguent mais ne voient pas.

Cela vient de la place tenue par l'emprise des populations, des belligérants ainsi que des réseaux et autres agissants sur/dans l'interface de conflit. Cette emprise conduit à la sanctuarisation d'un territoire en fonction de la destination que ses concepteurs lui donnent. La perception de la notion de sanctuarisation (Brun-Picard, 2009) n'est pas présente dans les développements des intervenants, alors qu'elle permet de lire les mouvements à l'œuvre dans un territoire.

A ces aspects de constatation s'ajoutent ceux des étapes de la construction de l'interface d'affrontement ainsi que l'imbrication, l'assimilation et la mise en synergie des dynamiques de violences vectrices de la construction territorialisée. Au même titre que la réalité du territoire ils ne sont que superficiellement conscientisés. Les intervenants construisent une distance selon leur appartenance, leurs orientations et leurs attentes. Ce positionnement entraîne la présence de zones d'ombre pour lesquelles les interventions ne peuvent être que parcellaires voire partiales.

Seuls des aspects négatifs ont été exposés succinctement. Construire et répondre à des attentes de paix réclame que les intervenants perçoivent, assimilent et s'approprient les réalités des conflits avec leurs aspects les plus noirs. C'est dans cette perspective seules des réponses en mesure d'éviter les situations contemporaines d'échecs pourront être trouvées. Toutefois, nous devons garder à l'esprit la complexité des contacts entre les différents acteurs à la production d'une paix.

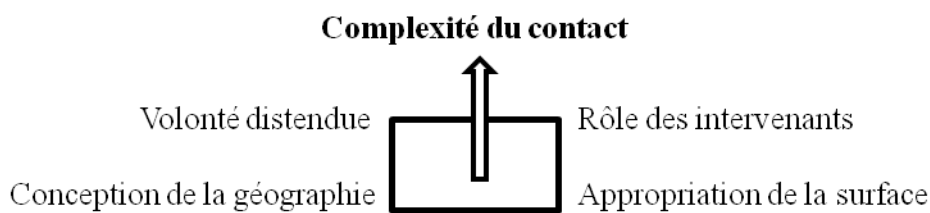
Complexité du contact

La complexité du contact entre les intervenants est une extension des constatations effectuées précédemment. Elles nous donnent des informations sur différents aspects négatifs et inertiels des opérations pour la paix qui ne parviennent pas à mettre en place des solutions viables à longue échéance.

En mettant en évidence cette complexité de contact, ces difficultés de rencontre et de partage, ou encore les contraintes liées à la nature des agissants et à leur cadre d'intervention, nous tendons en direction d'une structure sémiotique. L'utilisation de ce prisme méthodologique, pour rendre plus explicite les interactions et les articulations d'une action pour la paix, s'est imposée afin de visualiser les constituants de l'interface d'intervention.

La figure n°1 met en évidence un vecteur sémiotique : la complexité du contact entre les multiples acteurs de la construction de la paix dans une démarche pour laquelle la géographie tient une place d'articulation majeure. Les quatre constituants sémiotiques sont : la volonté distendue, l'appropriation de la surface, le rôle des intervenants et la conception de la géographie.

Figure n°1



Le premier aspect de cette articulation sémiotique, de ce carré sémiotique, est la volonté distendue. Volonté élastique, molle voire inexistante pour l'utilisation de la géographie dans sa globalité, dans sa mise en œuvre fonctionnelle et dans la destination de l'outil géographique. Ce détachement, pour ne pas dire cette forme de mise à l'index de la pratique géographique, en lui préférant des domaines techniques ou des spécialités de cette science, est dû à la finalité poursuivie par les intervenants.

L'ensemble des acteurs à l'œuvre dans la production d'une réponse à la construction d'une paix doivent mettre en synergie, afin de parvenir à leurs finalités, des attentes en fonction des nécessités de chacun, des dépendances parfois insoupçonnées et des imbrications souvent ténues entre les belligérants. Cette complexité pour parvenir à mettre en corrélation des orientations parfois opposées et souvent antagonistes n'est pas insurmontable. Les agissants ont besoin de conscientiser son existence, ses implications et ses obligations afin de parvenir à exprimer une volonté affirmée.

Le rôle tenu, joué, exprimé voire suggéré est partiellement induit de la volonté mise en action. Cependant, le rôle n'est pas dépendant de la volonté. Chaque acteur est en place en mesure d'agir. Cela signifie que nous avons un vecteur sémiotique constitué par l'humanité. Il s'articule sur les hiérarchies en contact, les acceptations et les arrangements d'interrelations, les orientations prises ou souhaitées ainsi que sur le prestige attendu ou diffusé dans la réalisation de la tâche. Ce rôle de chaque acteur va à son tour induire, au sein d'une boucle récursive (Le Moigne, 2003 ; Brun-Picard, 2005), l'expression d'une volonté qui devra être adaptée aux décisions prises.

Pour parvenir à prendre des décisions efficaces quant à la gestion d'une zone de conflits ou d'affrontements il est impératif de s'approprier la surface d'exercice et d'intervention. L'interface d'interdépendance s'élabore dans ce contexte. Cette interface n'est pas celle théorisée dans nos travaux antérieurs (Brun-Picard, 2009). Elle est une interface interrelationnelle où la complexité des contacts peut se percevoir. L'articulation sémiotique, qui lui donne corps, se structure avec les empreintes du passé et de celles qui commencent à marquer le sol. Elle s'approprie les spécificités des territoires dans leurs dimensions et leurs destinations. Enfin, les deux derniers aspects beaucoup problématiques sont la géographicit  (Dardel, 1990) et la convivance. Cette faculté de vivre ensemble mise en corrélation avec notre rapport au monde.

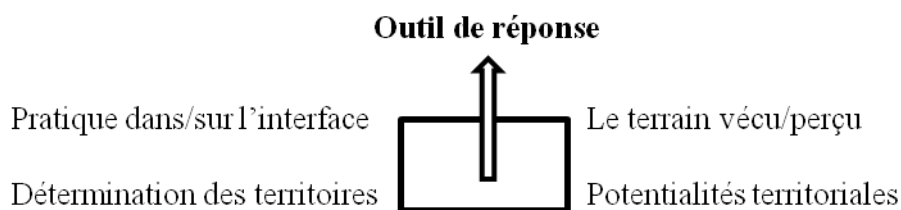
L'ultime constituant du carré sémiotique de cette complexité du contact est la conception de la géographie. Cette science est sous tension interne car ses acteurs délayent le domaine scientifique dans des spécialités sans affirmer un objet. Elle est sous tension externe car les sciences connexes s'approprient par similitudes des facettes géographiques et en font des nouvelles spécialités tout en expulsant les géographes de leurs emplois. Cette tension, due à un mouvement inertiel négatif, met en évidence que trop souvent la géographie est conçue comme une science de compilation, que ses outils sont employés au rang de science en ignorant ce qu'est la géographie. A cela s'ajoute sa dimension métacognitive difficilement acceptable ceux qui ne conçoivent pas que l'on perçoit des phénomènes et que ces derniers ne sont que des réalités et non des vérités. Sans omettre la notion d'interface qui à énormément de difficulté à trouver une place bien que des efforts soient déployés dans cette direction (Ferrier, 2011).

Cette courte approche, très orientée vers l'affirmation de l'importance de la géographie dans la production de réponses pour la paix, met en évidence la place tenue par les agissants pour leurs choix d'outils à même de répondre aux exigences auxquelles ils doivent satisfaire.

Un outil de réponse

La complexité du contact sous-tendait déjà la notion d'outil pertinent de réponse, qu'est la géographie pour la construction de la paix, son maintien ou son instauration. Cet outil de réponse est lui aussi articulé sur un carré sémiotique (figure n°2). Il se constitue des pratiques dans/sur l'interface d'intervention. Ce qui implique que les agissants valident la notion d'interface. Cet outil permet l'appropriation du terrain vécu et perçu par les belligérants, les agissants et les intervenants. Il met en exergue les potentialités territoriales dans leurs diversités et leurs différences. Enfin, il contribue à la détermination des territoires, de chaque acteur, afin que les ancrages soient compréhensibles et perceptibles par toutes les parties en interrelation.

Figure n°2



Les pratiques dans/sur l'interface d'intervention produisent une action, une dynamique, qui est un vecteur sémiotique. Celui-ci agrège les acteurs en contact au sein de l'interface déterminée par les intervenants au regard de l'interface construite par les belligérants. Les contraintes deviennent accessibles dans leurs réalités, leurs implications et leurs inductions parfois très proches pour les personnes en phase d'affrontement. Le support dans tout ce qu'il apporte, est donné comme frein physique à une gestion linéaire ainsi que dans les marquages qu'il faut prendre en compte pour percevoir des spécificités. Il est corrélé à la synergie de l'ensemble des constituants produisant l'action de la pratique dans/sur l'interface.

Le terrain vécu et perçu, qui existe en dehors des conflits et des affrontements, prend sa place de surface de rencontre et de mise en tension de dynamiques, de conceptions et d'héritages souvent en opposition, tout particulièrement lorsque la mémoire sélective fait son œuvre et occulte des pans

d'histoire au bénéfice d'un belligérant. Le terrain vécu et perçu s'attache aux acteurs, ceux qui induisent les territorialités et les territorialisations qui façonnent l'interface d'intervention. Il articule les belligérants, les intervenants, les médias, qui jouent un rôle non négligeable de nos jours et les actions diplomatiques. Les différents niveaux d'agissements sont ainsi imbriqués. Les territoires individuels, ceux des groupes ou des ethnies ainsi que ceux de la nation en conflit deviennent des entités physiques déterminées en fonction de leur géographicit .

La géographie retrouve une facette plus fonctionnelle en mettant en exergue les potentialités territoriales des zones d'affrontements. Pour y parvenir la notion d'interface est incontournable. Elle permet la lecture des populations dans/sur les parcelles où elles vivent et combattent. Elle offre la possibilité de produire des projections en fonction des capacités des intervenants et des facultés de réponses et d'adaptations des belligérants. Elle associe dans le cadre de la gestion du devenir des parcelles et des territoires les aspects physiques du sol. Ainsi, la géographie pratiqu e comme Vallaux se retrouve sur le devant de la scène (Vallaux, 1929). La géographie employée dans ces orientations remplit son rôle de science et celui d'outil transdisciplinaire pour la construction de la paix.

La détermination des territoires initiaux, historiques, souhaités, conquis, de conflits ou projet s et surtout ceux qui existent et sont la source et le support des affrontements, devient plus accessible. La géographie, en disant ce qui est là sur un territoire délimité, construit et visible, est dans son rôle de démonstration de la nature de l'interface humanité/espaces terrestres. Elle place en perspective ce qui est reconnu sur le support physique. Elle rend accessible les données et les légitimités qui ont contribuées à construire le territoire d'intervention. Elle agit sur la structuration des interfaces intermédiaires où les acteurs pourront agir en fonction des règles édictées. Enfin, la géographie en traçant les limites, en fixant les repères et en définissant les constituants territoriaux d'une entité territorialisée ancre le territoire dans les notions collectives et le légitime.

L'outil de réponse révèle une pluralité de facettes, de destinations, d'emplois et de possibilités. Toutes fixent l'action de la construction de la paix sur les parcelles concernées qui donnent la base physique à l'interface qui va se construire dans une démarche de paix. Il est vrai que ce positionnement réclame de nombreux efforts afin de s'accoutumer avec les dimensions et les niveaux d'implications. Toutefois, la géographie mise en œuvre pour la paix dans cette orientation offre des perspectives attrayantes pour l'ensemble des intervenants pour la paix.

Des perspectives

Id aliser un domaine scientifique est une orientation néfaste à son développement ultérieur. En revanche, mettre en exergue des pistes à même d'offrir des perspectives attrayantes sans écraser les sciences connexes est une option porteuse d'avenir. Notre positionnement transdisciplinaire met la géographie dans une situation d'articulation, de point d'ancrage, d'outil fonctionnel et évolutif ainsi que dans celle d'interface multidisciplinaire coopérative. Cette conception peut être perçue comme idéaliste. Néanmoins, en demeurant ancré sur l'interface humanité/espaces terrestres d'intervention nous échappons au travers idéologique.

Les perspectives auxquelles nous pr tons attention sont induites par la mise en pratique de l'interface humanité/espaces terrestres comme objet d'étude et cadre de référence des analyses d'un territoire de conflits ou d'affrontements. Ce ne sont que quelques traits qui sont sélectionnés dans le cadre de cet article, des développements ultérieurs devraient renforcer ses ébauches.

En positionnant la géographie comme un domaine scientifique, indissociable de toutes actions anthropiques dans/sur les territoires où se déroulent des conflits, l'interface d'intervention s'impose comme une structure méthodologique indispensable pour percevoir ce qu'elle est. En effet, la géographie, prise comme outil fonctionnel, offre aux utilisateurs de l'interface la possibilité de percevoir l'ensemble de ses constituants, de ses dynamiques, de ses liens territoriaux et de ses destinations immédiates et différées. L'utilisation de l'objet de la géographie : l'interface humanité/espaces terrestres, comme espace de rencontre, comme zone proximale d'échange et de partenariat, est à la fois un cadre théorique de conception et un outil de projection.

Toutefois, les agissants doivent être formés à la coopération transdisciplinaire, à la lecture non orientée et non idéologisée des territoires d'intervention. Pour que la géographie puisse tenir une place dans la construction de la paix ses utilisateurs et ses diffuseurs doivent inculquer la production de perspectives territoriales. Elles sont des réponses aux aspects négatifs qui nuisent à la paix et qui alimentent les affrontements pour lesquels des solutions sont recherchées.

Dans ce contexte, ces perspectives de coopération et de formation par le prisme géographique contribuent à l'émergence, dans un autre domaine qui structure la géographie, de la détermination des ancrages territoriaux. Là, le travail du géographe, dont l'une des facettes du métier est de parler du territoire (Ferrier, 1984) pour parvenir à l'interface (Ferrier, 2010 ; Brun-Picard, 2005), peut s'exprimer par la mise en perspective des liens au support terrestre, à ses constructions ainsi qu'à ses aménagement et les projections mémorielles induites.

Cela suppose que la géographie reprenne en considération les temporalités des dynamiques territoriales afin de faire émerger des corrélations entre l'immédiateté et l'histoire d'un peuple. Il peut sembler évident de se rappeler qu'il y a des saisons et que lors de la saison des pluies les précipitations sont si denses qu'elles rendent des plaines à l'état de borbier. L'exemple d'Haïti atteste de l'oubli de la saison humide puisque les hébergements ont été implantés en des lieux qui ont rendus les conditions de vie encore plus précaires pour les populations ayant les pieds dans l'eau. Cette situation aurait pu être évitée si des géographes avaient alertés les concepteurs des déploiements.

En s'attachant à l'interface humanité/espaces terrestres, qui intègre le territoire d'intervention comme un de ses constituants, le géographe, ou tout autre utilisateur, est en mesure de comprendre les articulations spécifiques des populations avec les aménagements territoriaux. Cette perspective d'analyse des causes des modes d'implantations et des solutions employées, pour vivre dans un territoire particulier, donne aux observateurs des éléments de réflexions, pour concevoir des réponses et des constructions adaptées aux réalités de l'interface d'intervention.

Les intervenants et les agissants, en relations avec les belligérants par l'intermédiaire d'un positionnement géographique, pourront démontrer les territorialités sources aux territorialisations qui ont contribué à la production d'un territoire. L'appropriation de ces territorialités, pour analyser dans le détail les causes d'un conflit et être en mesure de comprendre sa maturation territoriale, est indissociable d'une action de paix inscrite dans la durée et l'efficacité.

Les perspectives géographiques d'étude, de décortilage et d'analyse d'un phénomène d'affrontement pour lequel des opérations de maintien, de préservation ou d'instauration de la paix sont entreprises, permettent de définir les formes de violences territorialisées. Les conflits ont des types d'harcèlements, de terreurs, de coercitions et d'actions militaires, des plus variés. Ils s'inscrivent sur/dans les territoires par l'intermédiaire des territorialités qu'ils impriment. Ils projettent une interface d'actions destructrices et démontrent une emprise territoriale exposée par la forme de violence employée. Le géographe par l'intermédiaire de l'interface humanité/espaces terrestres pour laquelle les acteurs, les

moyens, les marquages et les dynamiques d'affrontements, pour le moins, sont mis en corrélations sera en mesure de percevoir les mécanismes propres au conflit.

La mise en évidence des spécificités territoriales, des particularités des territorialités ainsi que des mosaïques de territoires en tension dans un conflit, donnent des informations pour tendre en direction du dialogue et de la coopération. En effet, le point de vue géographique, la réflexion et l'analyse géographique ne suffisent pas à la production d'une action de paix. La conception coopérative pour laquelle chaque domaine joue un rôle sans idée de hiérarchie est une perspective porteuse pour des interventions ciblées de proposition de paix.

La géographie posée comme une articulation transdisciplinaire, dans une démarche coopérative pour la production d'une paix, avec la mise en perspective d'une interface d'intervention, place les belligérants et la sanctuarisation induite par le conflit au cœur des inquiétudes territoriales. Par cette méthode d'approche des affrontements, pour laquelle le territoire, les belligérants, les victimes et les dynamiques des territorialités accessibles, sont mis en synergie, les intervenants peuvent produire des réponses évolutives aux réalités appropriées.

Nous nous trouvons, avec les perspectives précédentes, dans le cas d'une réponse à un conflit. La géographie doit pouvoir offrir la perspective de construire la paix sociétale avant qu'un conflit éclate et non seulement répondre aux maux en étudiant l'interface d'affrontement. Cela signifie que l'œuvre géographique est en mesure d'informer, d'alerter, de conseiller, les acteurs sur les réalités du territoire, de l'interface humanité/espaces terrestre, qui est une interface interrelationnelle de tension pouvant devenir celle d'un affrontement, afin de construire une paix pour les populations concernées.

Conclusion

La place tenue par la géographie dans la construction de la paix apparaît évidente pour les intervenants, les belligérants et les populations victimes des conflits. Néanmoins, ce n'est qu'une pratique fonctionnelle et restrictive de la géographie effectuée par l'intermédiaire des outils et autres spécialités qui ne fédèrent pas l'action de la science géographique.

Pour démontrer l'efficacité attendue, par la mise en œuvre de la géographie définie comme la science des espaces terrestres des hommes dont l'objet est l'interface humanité/espaces terrestres, nous avons établi un constat, puis mis en évidence une complexité et montrer qu'elle était un outil de réponse pertinent pour la production de la paix, avant d'exposer des perspectives.

Ces quelques traits démontrent l'impérieuse nécessité d'employer la géographie dans toutes ses dimensions, par l'intermédiaire de l'interface humanité/espaces terrestres, afin que les intervenants, pour des missions de paix, puissent s'approprier dans les meilleures conditions les réalités des territoires pour lesquels ils s'engagent.

Les acteurs des missions pour la paix emploient les outils géographiques : des cartes, des systèmes d'informations géographiques, des données physiques et humaines. Ces domaines ne sont que des parties de la science géographique. Ils ont perdu par fonctionnalité leur appartenance à la géographie, alors qu'ils sont des actes géographiques.

N'oublions pas qu'une carte met en perspective des informations physiques, des localisations, des marquages et des dynamiques anthropiques. Une carte est une représentation d'une interface territorialisée. La pratique de la géographie a pour finalité de préserver l'ensemble des éléments en cohérence afin de ne pas négliger un aspect par ignorance ou idéologie. A force de banaliser la

connaissance géographique, dans son emploi et ses potentialités, nous finissons par oublier nos capacités à la convivance et plus inquiétant notre géographicit .

Bibliographie

- Bardin Laurence, 2007, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF.
- Blondel Maurice, 1893, *L'action*, Paris, PUF.
- Brentano Franz, 1874, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier.
- Brun-Picard Yannick, 2009, La violence source de territoires, *Les Cahiers de Géographie du Québec*, vol.53, n 150, p.351-568.
- Brun-Picard Yannick, 2005, <http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/50/16/53/PDF/TheseCana2.pdf>.
- Chevalier Jacques, Buckles Daniel, 2009, *Guide sur la recherche collaborative et l'engagement social*, Montréal, ESKA.
- David Charles-Philippe, 2006, *La guerre et la paix*, Paris, Presses de Science Po.
- Dardel Eric, 1990, *L'homme et la Terre*, Paris, CTHS.
- Duby Georges, 1987, *Atlas historique mondial*, Paris, Larousse.
- Ferrier Jean-Paul, 2010, *Géographie des interfaces*, Versailles, Editions Quae.
- Ferrier Jean-Paul, 1984, Ant e 1, La géographie à sert d'abord à parler du territoire,
- Freitag Michel, 2011, *Introduction à une théorie générale du symbolique*, Montréal, Liber.
- Glaser Barney, 1994, *More grounded theory methodology*, Mill Valley, Sociology Press.
- Hartmann Nicol i, 1945, *Les principes d'une métaphysique de la connaissance*, Paris, Aubier.
- Hegel G, 1993, *Phénoménologie de l'esprit*, tome 1 et 2, Paris, Gallimard.
- Heinich Nathalie, 2012, *De la visibilité*, Paris, Gallimard.
- James William, 2007, *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion.
- Klinkenberg Jean-Marie, 1999, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- Lacoste Yves, 1982, *La géographie à sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero.
- Le Moigne Jean-Louis, 2003, *Le constructivisme*, tome 3, Paris, L'Harmattan.
- Merleau-Ponty Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Mucchielli Alex, 2005, *Approche par la contextualisation*, Paris, Armand Colin.
- Mukakayumba Edith, Lamarre Jules, 2012, *Qu'advient-il de la géographie*, Paris, Armand Colin.
- Nicolescu Basarab, 1999, *La transdisciplinarité*, Monaco, Editions du Rocher.
- Popper Karl, 1998, *La connaissance objective*, Paris, Flammarion.
- Raisson Virginie, 2010, *2033 Atlas des futurs du monde*, Paris, Robert Laffont.
- Reclus Elisée, 1998, *L'homme et la Terre*, Paris, CTHS.
- Strauss Anselm, Corbin Juliet, 2004, *Les fondements de la recherche qualitative*, Fribourg, APF.
- Vallaux Camille, 1929, *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan.